

Contrer le machisme en chansons

Le slameur Grand Corps Malade publie « Mesdames », un album de duos en hommage aux femmes

RENCONTRE

Grand Corps Malade donne rendez-vous dans les locaux de son label, Anouche Productions, dans le 11^e arrondissement de Paris. Là où il programme aussi ses tournées et a écrit ses deux films à succès, *Patients* (2017) et *La Vie scolaire* (2019). Quelques copains, acteurs dans ses deux longs-métrages, viennent d'ailleurs passer le bonjour pendant que l'auteur chanteur et compositeur de 43 ans assoit son mètre quatre-vingt-dix en terrasse. Alors qu'il travaille à l'écriture de son prochain film, « un biopic » dont il ne dira mot, Fabien Marsaud, slameur de son premier métier, est heureux de parler de son dernier album, publié le 11 septembre, *Mesdames*, qu'il ne peut, pour l'instant, interpréter sur scène, Covid oblige. « Je pense que je vais pleurer si je parle de mon dernier concert, glisse-t-il. C'était à La Réunion, juste avant le confinement. Ça me manque tellement ! Et en plus, je ne sais pas trop quand on va repartir. »

Lors de ce concert donné dans le cadre du festival des Francofolies, à Saint-Pierre de La Réunion, il partage l'affiche avec Suzane, autrice-compositrice, féministe, engagée dans le collectif Nous Toutes. Il lui parle de son projet d'album composé de duos avec des artistes uniquement féminines, pour rendre hommage aux

femmes, sans faire de grands discours. Ils écrivent ensemble *Pendant 24 heures*, où ils échangent leurs rôles, jouent clichés contre clichés. D'autres artistes vont être invitées à le rejoindre pour d'autres duos : l'humoriste et chanteuse Camille Lellouche, avec qui il a signé *Mais Je t'aime*, la chanteuse Véronique Sanson, avec qui il écrit *Une sœur*, un texte affectueux sur leurs sœurs respectives, la comédienne Laura Smet, pour *Un verre à la main*, histoire d'un rendez-vous manqué, ou bien encore les sœurs Berthollet, violoncelliste et violoniste.

« Générations différentes »

« Ce qui m'a guidé pour ces duos, dit-il, c'est de réunir une grande variété de voix. Je n'ai pas choisi dix chanteuses de mon âge, mais dix artistes de générations différentes et de métiers différents. Il y a des comédiennes, donc, des chanteuses comme Louane, une petite slameuse encore collégienne, Manon, une rappeuse, Alicia... Je savais que cette variété allait forcément donner des humeurs différentes. » L'album, mis en musique par le producteur de musiques électroniques Mosimann, n'est pas une production engagée pour la cause féministe avec des textes vindicatifs. C'est, selon Grand Corps Malade, « une tentative honnête de répartition face au profond machisme de nos cultures ».

Un phénomène dont le chanteur poète originaire de Seine-



Grand Corps Malade, à Paris, en mai. YANN ORHAN

Saint-Denis dit avoir pris conscience très tôt : « Ado, au collège, raconte-t-il, quand j'ai appris à quels droits les femmes avaient eu le droit de vote en France, en 1945, et à quelle date elles avaient eu le droit d'avoir un compte en banque, en 1965, j'ai été choqué. Mais comment est-ce possible ? Je ne comprends pas. A quel moment et qui a décidé que les femmes n'étaient pas assez intelligentes pour être des citoyennes ? »

Cette prise de conscience des inégalités ne l'a pas pour autant empêché, reconnaît-il, d'adopter des comportements machistes,

notamment quand il s'adonnait à cet art de la vanne dont ses copains et copines faisaient les frais. « Dans la rue, à l'école, je pense que j'ai dû être sexiste. Mes vannes d'alors, je ne les assumerais pas du tout aujourd'hui. Je crois que ce sont les mouvements #metoo et #balancetonporc qui m'ont fait me poser des questions : "Est-ce que, moi, je n'ai pas eu des comportements comme ça ? Est-ce que je n'ai pas assisté à des choses où j'aurais dû ouvrir ma gueule ?" Je n'ai pas attendu ces mouvements pour avoir profondément conscience des inéga-

lités, mais je pense qu'ils m'ont interrogé sur mes pratiques au quotidien. »

Plus que réparer ses écarts, c'est surtout le plaisir de l'écriture qui a motivé Grand Corps Malade, auteur pour d'autres artistes dont Johnny Hallyday en 2008, ou encore Céline Dion en 2012, de lancer ce projet de collaborations. Le plaisir de rencontrer les interprètes, de choisir un thème ensemble, d'échanger des idées : « *Franchement*, affirme-t-il, je préfère écrire pour les femmes. Plus c'est loin de moi, plus je trouve ça intéressant. Ecrire pour Céline [Dion],

« Je préfère écrire pour les femmes. Plus c'est loin de moi, plus je trouve ça intéressant. Ecrire pour Céline Dion, j'ai adoré »

GRAND CORPS MALADE

j'ai adoré. Non seulement, c'est une des plus grandes stars du monde, mais sa vie est aussi à l'opposé de la mienne. Il n'y a pas deux êtres plus différents qu'elle et moi, en matière de parcours, de vécu et de quotidien. »

Celui de Johnny Hallyday était assez éloigné de lui aussi, et il lui a écrit un texte, *Si mon cœur*, sur le sentiment d'un père qui craint de ne pas être à la hauteur avec ses enfants et d'avoir privilégié sa carrière par rapport à sa famille. Fabien Marsaud, lui, vient de passer deux mois en confinement avec ses deux fils à faire « l'animateur, le professeur, le cuisinier », pendant que sa femme télétravaillait : « J'organise mes tournées en fonction de ma famille, dit-il. Je ne fais jamais plus de trois concerts d'affilée, pour vivre au quotidien avec mes enfants, les amener au foot le mercredi et le dimanche. Du coup, mes tournées durent deux ans, elles sont bien espacées, avec des pauses, des vacances. C'est pendant ces tournées que j'écris les films, le prochain album. »

Et, si on lui demande de choisir entre ses trois métiers – auteur, slameur, réalisateur –, il garde sans hésiter la scène. « C'est d'autant plus vrai en ce moment, insiste-t-il, car on ne sait pas quand on va pouvoir y retourner. C'est mon métier. Quand je me suis découvert artiste, c'est ça que j'ai aimé : l'adrénaline, la réaction du public, la force qu'il donne, le plaisir que je partage. Je sens que je fais du bien aux gens. Puis, il y a tous les à-côtés : le tour bus [bus de tournée], le choix des musiciens, des techniciens... On est une bande de potes en colonie de vacances, et pourtant, on fait le job ! » Un job que Grand Corps Malade et beaucoup d'autres sont impatients de reprendre. ■

STÉPHANIE BINET

1 CD Anouche Productions/Caroline

« Fake », relecture interactive de « Peer Gynt »

Le héros d'Ibsen a inspiré à Abbi Patrix et à Wilfried Wendling une œuvre itinérante

SPECTACLE

La grande place qui s'étend devant la Maison des arts et de la culture de Créteil est le théâtre d'une animation à la fois spontanée et réglementée en ce samedi de septembre dévolu au Forum de la culture. Des enfants jouent ou dansent pendant que leurs parents vont à la pêche aux infos dans les stands. Soudain, une femme appelle : « Abbi ? Abbi ? » La réponse tarde : « Je suis là, maman, ça se prépare bien ! » L'homme, la soixantaine joviale, parle dans un micro mais, dans la foule, peu de gens peuvent l'entendre. Seuls ceux qui portent un casque, fourni gracieusement par La Muse en circuit, et qui s'apprennent à suivre le conteur Abbi Patrix dans une adaptation itinérante et interactive de *Peer Gynt*, la célèbre pièce d'Ibsen pour laquelle Edvard Grieg a écrit tant de morceaux devenus des tubes.

S'il y a bien des musiciens dans cette restitution originale des hauts faits du héros norvégien, grand affabulateur devant l'Eternel, ils ne sont pas requis pour interpréter une partition écrite au préalable mais pour réagir, en direct, aux inspirations du maître de cérémonie. L'un d'eux suit le

héros à distance et, en marchant, tapote un large écran d'ordinateur solidement fixé autour du cou. C'est le compositeur Wilfried Wendling (né en 1972), expert en informatique musicale in situ et actuel directeur de La Muse en circuit, centre national de création musicale. Avant de faire entendre l'appel de la mère (Anne Alvaro, qui prêterait sa voix enregistrée aux autres figures féminines de *Peer Gynt*), le casque nous a valu d'entendre en direct un flash de Franceinfo.

Un rôle important de la radio

La radio joue un rôle important dans ce spectacle intitulé *Fake*. A quatre reprises, de faux programmes résultant d'un savant montage de déclarations à dominante politique viendront balancer la relecture de la pièce et résonner avec quelques-uns de ses thèmes : l'identité (et sa déclinaison nationale, de Jacques Chirac à François Hollande), le mensonge (de François Fillon à Jérôme Cahuzac), l'éthique (la Libye entre les ciments Lafarge et les noyades de migrants) et la religion (du cardinal Barbarin à Pie XII). Entre ces malicieuses rappels de l'actualité, qui font sourire en dépit de la gravité des su-

jets, l'essentiel de l'activité sonore consiste en un traitement à la fois brut et sophistiqué de la trame dramatique conçue par Abbi Patrix et Wilfried Wendling.

Alternativement dans la peau de Peer Gynt et dans celle d'un commentateur d'aujourd'hui, le premier développe son monologue en fonction du lieu (stand tenu par une association, allée en bordure de la Marne, espaces verts) et des personnes auxquelles il tend le micro pour des interventions (paroles, exclamations) que le second transforme (écho, répétition, altération) selon l'inspiration du moment. A l'image du parcours, renouvelé de nombreuses fois depuis la création de l'œuvre en 2019 à la gare de l'Est, à Paris, les musiciens invités à apporter leur touche personnelle à *Fake* changent beaucoup d'une représentation à l'autre.

A Créteil, le guitariste Julien Desprez confèrerait à la procession décontractée des auditeurs une dimension délicatement spirituelle, tandis que la percussionniste Linda Edsjö s'adonnait de loin en loin à des prolongements méditatifs, par exemple, en jouant avec des pots en terre cuite dans lesquels elle avait introduit des billes.

Amplifiée, sa contribution faisait évidemment l'objet d'une mise en perspective informatique par Wilfried Wendling. C'est toutefois elle qui allait avoir le dernier mot de l'histoire. Au vibraphone, sur la scène de la Maison des arts et de la culture, au terme d'un périple aussi prenant qu'inclassable. Le moment était venu de retirer son casque. Il servira de nouveau, à Strasbourg, du 18 au 20 septembre, dans le cadre du festival Musica, puis à La Filature de Mulhouse, les 26 et 27 septembre, avant un retour à Créteil, le 3 octobre, pour approcher « l'infinité de possibles » que Wilfried Wendling ne se lasse pas d'entrevoir dans une forme de théâtre musical qui préserve la liberté de l'instant au sein d'une trajectoire très étudiée. ■

PIERRE GERVAISONI

Fake, de Wilfried Wendling (La Muse en circuit), avec Abbi Patrix et Linda Edsjö (Compagnie du Cercle). A Strasbourg, dans le cadre du festival Musica, du 18 au 20 septembre, à La Filature de Mulhouse, les 26 et 27 septembre et à la Maison des arts et de la culture de Créteil, le 3 octobre.



#MuseeMaillol

culturespaces

Le Parisien

NOVA

TROISGOULEURS

France

OUI

USC

L'EXPRESS

LES CHIFFRES PREMIERS